

MICHEL
LEPESANT

PROPOSITIONS
pour
Penser
et Faire
la Transition

les éditions
utopia

POLITIQUE(S) DE LA
DÉCROISSANCE

Michel Lepasant

POLITIQUE(S) DE LA
décroissance

Propositions pour penser
et faire la transition

Les Éditions Utopia

30 rue Amelot 75011 PARIS
contact@editions-utopia.org
www.editions-utopia.org
www.mouvementutopia.org

Diffusion: CED
Distribution: Daudin

© Les Éditions Utopia, juin 2013

Sommaire

Avant-propos	11
1. Décroissance et politiques : le, la, les	15
2. Agir, Faire, Penser pour articuler les résistances	21
3. Croissance des objections	29
4. Usages et mésusages de la critique	39
Critique du malheur, horizon d'une vie heureuse	42
5. Décroissance et objection de croissance	51
Un mot mal choisi ?	53
Une différence de fond	59
6. Plaisir des équilibres	71
L'engagement personnel à l'échelle des catastrophes et des urgences	76
Du modèle de la maîtrise à celui de l'équilibre	85
7. La décroissance en tant que socialisme	95
Le socialisme utopique, héritage pour la décroissance	96
Les décroissants, orphelins du marxisme ?	102

8. La décroissance en tant qu'antiproductivisme	109
Conditions politiques d'une convergence antiproductiviste entre écosocialisme et décroissance	111
Les chantiers de la convergence antiproductiviste	120
9. Le buisson, pas la bifurcation	127
L'illusion de la bifurcation	130
Pour une transition buissonnante et buissonnière	133
10. Masse critique et suffisance	141
La masse critique, c'est qui ?	142
<i>Décroissants et militants</i>	143
<i>Les décroissants et les gens</i>	144
<i>Les décroissants et les militants-chercheurs</i>	146
La masse critique, c'est combien ?	147
<i>Masse critique : dans une certaine mesure</i>	149
<i>La prise de conscience n'est pas un préalable</i>	150
La masse critique, c'est comment ?	152
<i>Les trois pieds politique de la décroissance</i>	152
<i>Ouvrir des projets potentiellement fermés</i>	154
11. Projet social, bloc social et politique	157
Un bloc social et politique	159
Une nouvelle avant-garde éclairée ?	162
Le mirage de la préfiguration	166

12. Une goutte d'eau pour mettre le feu aux poudres	171
Du pied de la visibilité au pied des alternatives...	172
... et réciproquement	173
Du pied des alternatives au pied du projet...	174
... et réciproquement	176
Du pied du projet au pied de la visibilité...	177
... et réciproquement	178
13. Une étincelle pour faire déborder le vase	183
Relire Albert Camus	183
Projet et programme	185
Paradigme, programme et pragmatisme	189
L'exemple exemplaire du montant du Smic	191
14. Conclusion : faire(s) de la politique	195

– Mais papa, si tout est vraiment comme tu me l'expliques, il n'y aura jamais de paix éternelle sur terre.

– Jamais. C'est bien pour ça qu'on dit: tant qu'il y aura des hommes, il y aura des guerres.

– Des hommes? Non, papa – dans ce cas, il faudrait dire: tant qu'il y aura des ouvriers, il y aura des guerres.

– Non, il faut dire: tant qu'il y aura des charlatans pour embobiner les ouvriers avec des bobards, il y aura des guerres.

– Alors, c'est les bobards qui sont la cause des guerres.

– Oui, c'est ça – et ces bobards, c'est ce qu'on appelle le capitalisme international.

– On ne peut pas les exterminer?

– Non! Tout au plus avec des bombes atomiques qui anéantiraient le monde entier!

– Mais papa – c'est là que le bât blesse: qui est-ce qui les fabrique en fin de compte, ces bombes atomiques?

– Bien sûr, toujours les ouvriers.

– Mais si tous les ouvriers du monde étaient d'accord, est-ce qu'il y aurait encore une guerre?

– Non – alors il n'y en aurait plus – ce serait la paix éternelle.

– Mais, hein papa, ils ne seront jamais d'accord.

Karl Valentin,
« Père et fils au sujet de la guerre » (1947),
La sortie au théâtre, Paris, 1992.

Avant-propos

Les décroissants existent. Ils existent sans la « décroissance ». Et pourtant...

Aujourd'hui, beaucoup de décroissants sont engagés, individuellement ou collectivement, dans de multiples expérimentations¹ minoritaires, dans des « alternatives concrètes »², dont ils peuvent tirer la « théorie de la pratique ». N'est-il pas temps alors de passer des défenses générales en faveur de LA décroissance à des argumentations plus particulières, et de traduire la maturité politique de la décroissance par des études dirigées vers une thématique précise ? Le temps de la « décroissance générale », qui a fourni des descriptions très enthousiasmantes a pu

1. Utopies concrètes, expérimentations minoritaires, utopistes... tout une série d'expressions pour caractériser cette manière si « décroissante » de faire de la politique, par le Faire, l'expérimentation et l'espérance. Une expérimentation conjugue donc une espérance avec une expérience.

2. Qu'est-ce qui fait qu'une alternative est « concrète » ? Il existe beaucoup d'expérimentations sociales qui sont des « alternatives », et même une économie sociale et solidaire (ESS) en voie d'institutionnalisation permanente peut en initier. Mais pour un décroissant, une alternative sera concrète quand, au sens le plus littéral, *elle ne fait abstraction ni du monde qu'elle critique ni du monde qu'elle esquisse*. Par exemple, une monnaie locale impulsée par un conseil général n'est pas une « alternative concrète » ; au contraire, une monnaie locale impulsée par un groupe de citoyens qui veulent se réapproprier l'usage de la monnaie, si. Le champ des « alternatives concrètes » couvre les besoins humains essentiels, de « haute nécessité » : nourriture, logement, santé, éducation, culture, toutes ces interdépendances qui conditionnent une autonomie généralisée de la vie...

avoir son utilité pour susciter des pratiques. Incontestablement. Attention aussi à ne pas enfermer la décroissance dans le zoo des pratiques alternatives, ce qui serait une façon de lui dénier tout droit à la réflexion politique plus systémique. Combien de fois les décroissants sont-ils invités pour venir témoigner de leurs pratiques mais dès qu'il s'agit de commencer un débat d'envergure, ils sont écartés et la discussion continue entre gens « sérieux », moins « radicaux » ?

La décroissance connaît une situation paradoxale : une indéniable notoriété chez beaucoup de militants de la radicalité associée à une incroyable hétérogénéité de ses définitions. On pourrait s'en réjouir et y voir la victoire d'une sorte d'essaimage. Mais ce serait une illusion, car quand la « décroissance » surgit dans les débats sur les crises de la croissance, c'est souvent en position de repoussoir, réduite à une caricature, à une simplification démagogique.

Paradoxe quelquefois nourri par les décroissants eux-mêmes, qui oscillent entre l'extrême du repli dans le « plus décroissant que moi tu meurs » et l'extrême de « la grenouille qui se prend pour un bœuf ». La décroissance a tout à perdre en s'enfermant dans des bastions de simplification ascétique ; la décroissance n'a rien à gagner à se croire l'idéologie qui pourrait structurer les résistances et les indignations.

La décroissance se définit simplement par opposition à la croissance : parce que la croissance n'est pas la solution mais le problème. Or la croissance n'est pas une idéologie, c'est juste l'effet d'une idéologie :

celle du productivisme. **La croissance est le produit du productivisme et son déchet.** Pour éviter 1/ que la décroissance ne se trompe de rôle et endosse un habit hors de sa mesure, 2/ que la critique des effets ne soit qu'une critique du symptôme, les décroissants doivent porter leur critique à sa radicalité, celle de l'antiproductivisme qui constitue de ce point de vue « leur » idéologie.

Il se trouve que les conséquences de l'idéologie productiviste constituent un « monde » : la croissance, tout effet qu'elle soit, crée un monde envahissant, omniprésent, tentaculaire, labyrinthique. La tâche politique de la décroissance est de proposer des fils d'Ariane.

Ces fils, conditions politiques de la possibilité d'une sortie du « monde de la croissance », tissent une « toile de la résilience »¹. Pris un par un, ils ne sont jamais suffisants et ils ne doivent leur solidité qu'à leurs interactions. Quand un fil casse, la toile ne se déchire pas, elle se modifie, elle tient un certain temps avant de rompre d'un seul coup.

Nous voudrions que les arguments présentés dans cet essai possèdent la même « résilience ». Celle de tisser une toile argumentative. Certains ne sont peut-être pas vraiment convaincants, efficaces. Ce n'est pas grave, ce sont des « arguments » et non pas des « preuves », ils trouvent leur place dans une discussion ouverte. La

1. Rob Hopkins, dans son *Manuel de transition*, p. 66, Montréal (2010), nomme ainsi un exercice pour découvrir l'un des principes fondamentaux de la permaculture : un écosystème repose davantage sur la diversité des relations que sur la robustesse des éléments pris un par un.

discussion est l'affaire politique par excellence et les décroissants entendent bien retrouver le sens du politique, en évitant d'avoir trop souvent tort plutôt que d'avoir raison, en construisant des convergences.

Nous exerçons ainsi le double droit politique par excellence : celui de questionner et celui de répondre, ensemble. Celui d'aller plus loin que le simple droit de crier notre indignation. Celui d'échapper à cette frustration permanente de subir des débats tronqués sans que jamais l'absurdité d'une croissance infinie dans un monde fini ne puisse apparaître pour ce qu'elle est : une évidence de bon sens.

Et tout d'abord :

Les décroissants font-ils de la politique ou y sont-ils hostiles ? Y a-t-il une contradiction rédhibitoire à critiquer la politique tout en prétendant à une décroissance de la dépolitisation ? C'est l'objet du premier chapitre.

Quelle cohérence reste-t-il quand on veut éviter d'avoir raison définitivement (posture de l'intransigeance) et sur tout (imposture de la systématité) ? C'est celui du deuxième.

Comment les objecteurs de croissance peuvent-ils réagir aux objections qui leur sont adressées, comment objecter aux objections ? C'est celui du troisième.

Beaucoup de lectures, de rencontres et de réflexions sont à la naissance de cet essai. Mais il n'aurait jamais existé sans les ouvrages primordiaux de Serge Latouche et de Paul Ariès, ni sans le militantisme « pédagogique » de Christian Sunt.

1. Décroissance et politiques : le, la, les

Les décroissants ont-ils un problème avec le politique? Pas du tout. Ont-ils un problème avec la politique? Pour la plupart, on ne peut que répondre oui.

Il n'est pas si facile de distinguer entre *le* politique et *la* politique; chaque philosophe politique y est allé de sa distinction. Admettons, pour faire volontairement simple, que *le* politique renvoie au *pourquoi* du « vivre ensemble » alors que *la* politique porte sur le *comment*. Cette distinction permet déjà de remarquer que même parmi les plus sévères critiques de *la* politique, ils sont bien rares ceux qui en déduisent un rejet pur et simple *du* politique en tant que tel. Comment expliquer cela?

D'une façon générale, chaque humain sent bien que dans le « vivre ensemble » il y va de son humanité. Et que cette humanité est donc toujours marquée par une différence avec l'animal; certes, il existe des « animaux sociaux » qui vivent « ensemble », à plusieurs, mais pas d'animaux politiques – en dehors de l'humain. Chacun peut aussi remarquer que la plus grande part de l'activité animale est déterminée par des mécanismes et des automatismes qui sont de l'ordre de l'instinct. Alors qu'au contraire, l'humain a cette capacité – dès que son esprit en prend conscience – à ne pas s'en remettre à l'instinct mais à suivre, et il y a là une véritable orientation, soit son

sentiment, soit sa raison. Dans les deux cas, il n'y a plus la détermination de l'instinct mais... la liberté. Et voilà comment le politique rencontre son dilemme : celui de l'articulation entre liberté et socialité. Il n'y a d'organisation par *le* politique que pour des humains (potentiellement) libres. Cette pluralité est à la fois la condition de la liberté et la cause de sa fragilité ; car parmi nous, il peut y en avoir certains dont la liberté menace celle des autres ; et voilà *pourquoi* il faut que le vivre ensemble des humains soit organisé. Nous écrivons plutôt : voilà *pourquoi*, pour vivre ensemble, les humains doivent *librement* s'organiser. C'est maintenant que nous en arrivons au *comment* : et que surgissent tous les mots qui justifient, pour certains, le rejet de *la* politique : le pouvoir, la violence, la représentation, l'État, les élections...

Et *en particulier, pour les décroissants*, on ne peut s'empêcher de constater que l'époque de l'invention de *la* politique, définie comme cette affaire qui concerne tous les membres d'une même communauté politique, coïncide avec celle de tous ces « -ismes » contre lesquels ils vont se définir : productivisme, industrialisme, scientisme : tous issus du XIX^e siècle.

« Nous avons inventé quelque chose d'autre : la politique dont la définition est tout simplement le pouvoir par représentation. Au lieu qu'il soit désigné du ciel et donc qu'il échappe à la prise des gens qui lui obéissent, nous le formons à partir de la société par un vote. Cela s'accompagne par toute une série d'activités qui vont avec ce processus électoral... Nous discutons librement entre citoyens à propos de la politique. Cela va de pair avec un gouvernement où des gens se présentent à des élections. Il faut donc des partis politiques pour les élire. Cela suppose une presse et des médias pour discuter de

la chose publique. L'ensemble de ces activités propres à la société moderne – qui n'existent guère en vérité que depuis le XIX^e siècle – nous pouvons l'appeler la politique. »¹

Tous les décroissants, et en cela ils ne sont que des humains, reconnaissent l'intérêt et la difficulté de poser le dilemme *du* politique. De là à s'y confronter, *politiquement*, c'est une toute autre affaire; et peut-être pas la leur. Mais c'est l'affaire de *la* politique.

Les décroissants sont-ils alors prêts à faire de *la* politique? Sans doute pas et on voit mal comment on pourrait le leur reprocher quand on s'informe de ce qu'est la pratique de *la* politique: un jeu politique qui oscille entre le cynisme et la vacuité. Tout vainqueur des élections ne tarde pas à découvrir que la prise du pouvoir va d'abord être la pénible expérience de son impuissance. Et que l'essentiel de son « mandat » va consister à expliquer dans un premier temps qu'il n'a pas encore eu le temps d'exercer son pouvoir et dans un second temps qu'il n'a plus le temps de l'exercer et que c'est précisément pour cette raison qu'il en demande le renouvellement. Et si par générosité certainement désintéressée, il cumule des mandats, il prendra prétexte du pouvoir de l'un pour expliquer qu'il renforce le pouvoir de l'autre. Bref il fait carrière.

1. Marcel Gauchet, *le politique versus la politique*, <<http://gauchet.blogspot.fr/2007/11/le-politique-versus-la-politique.html>>. Pour discuter l'hypothèse de Gauchet, il faudrait se demander s'il a existé des partis politiques auparavant et/ou ailleurs. Pour Athènes, on peut consulter Mogens H. Hansen, *La démocratie athénienne*, Paris, 1993, p. 319-330. Et il faudrait voir aussi à Rome, en Italie pendant la Renaissance, en Chine...

Face à un tel spectacle, nous ne pouvons qu'hésiter : regretter l'impuissance du pouvoir – car il faudrait souhaiter que les choses changent – ou bien s'en réjouir – car si en plus ces impuissants avaient du pouvoir...

Le pire, c'est que même le pouvoir le plus impuissant a le pouvoir de mal faire et qu'en faisant mal, voire en ne faisant pas, il empêche que soit fait ce qui pourrait être fait. C'est là que les décroissants acceptent, non pas de faire de *la* politique, mais *des* politiques. De même qu'ils n'en sont plus à demander un autre monde possible parce qu'ils sont déjà en train d'expérimenter d'autres mondes possibles, les décroissants peuvent s'aventurer et explorer le champ *des* politiques : parce qu'il n'y a pas qu'une seule façon de faire de la politique, et surtout pas la façon politicienne. Ce pluriel n'est pas une coquetterie ou une habileté rhétorique pour faire en disant que l'on ne fait pas tout en ne disant pas qu'on ne fait pas ce que l'on dit, c'est juste la façon dont les décroissants peuvent espérer pratiquer le dilemme de la pluralité et de la liberté.

« Cette pensée sauvage, presque aveuglante de trop de lumière, nous dit que le lieu du Mal, de la source du malheur, c'est l'Un... les thèmes favoris de la pensée guarani contemporaine sont les mêmes qui inquiétaient, voici plus de quatre siècles, ceux que déjà on appelait karai, prophètes. Pourquoi le monde est-il mauvais ? Que pouvons-nous faire pour échapper au mal ? [...] Et c'est pourquoi nous croyons pouvoir déceler, sous l'équation métaphysique qui égale le Mal à l'Un, une autre équation plus secrète, et d'ordre politique, qui dit que l'Un, c'est l'État... Ce que nous montrent les

Sauvages, c'est l'effort permanent pour empêcher les chefs d'être chefs, c'est le refus de l'unification, c'est le travail de conjuration de l'Un, de l'État. »¹

C'est en cela que nous pouvons juger que le monde est mauvais; et que, dans un tel monde, les décroissants doivent assumer de préférer des politiques idéalistes du Bien plutôt qu'un réalisme inique; inique comme l'est toute pensée unique, parce que la réalité serait unique (*dixit* Alain Minc!).

Le monde – celui de la globalisation – est aussi un monde laid. Non seulement défiguré partout par les mêmes images et les sons de la propagande publicitaire, mais aussi soumis à la domination de la beauté généralisée.

« Nous vivons dans le monde du triomphe de l'esthétique. La beauté est supposée être partout: dans les produits packagés, les corps du body-building, l'environnement préservé, la nourriture sur les assiettes; même les cadavres sont emballés dans des *housses clean*. Mais ce triomphe de l'esthétique s'accomplit dans un monde vide d'œuvres d'art, au sens de ces objets rares qu'on accrochait naguère dans les musées et qu'on venait contempler religieusement. »²

Le monde est faux. En référence explicite à Guy Debord³: « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux », John Holloway écrit: « Quand nous nous heurtons à quelque chose de particulièrement épouvantable, nous levons les bras,

1. Pierre Clastres, *La société contre l'état*, Paris, 1974, p. 184-186.

2. Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux*, Paris, 2003.

3. Guy, Debord, *La société du spectacle*, thèse 9, Paris, 1992.

horrifiés, et nous nous exclamons : “C’est impossible ! Ce n’est pas vrai !” Pourtant, nous savons que c’est vrai et nous comprenons qu’il s’agit là de la vérité d’un monde faux. »¹

Le Laid et le Faux sont les frères du Mal². De l’Un.

La politique n’est pas l’affaire des décroissants.
Les politiques, si.

1. John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, Montréal-Paris, 2007, p. 14-15.

2. Des constats que le monde d’aujourd’hui est injuste, irresponsable, indécent et absurde, nous pourrions en faire au kilomètre. J’en donne seulement trois exemples, au hasard. À cause des méthodes intensives et spécialisées, la perte des haies et des jachères, l’utilisation accrue d’engrais et de pesticides, depuis 1980, les milieux agricoles européens sont passés de 600 millions à 303 millions d’oiseaux. En France, 133 000 personnes vivent actuellement dans la rue. Seuls 400 logements sont prévus pour les personnes en sortie de rue, dans quatre villes de France. Dans le monde, on estime que neuf états possèdent environ 27 000 têtes nucléaires intactes, dont 97 % font partie des stocks des Etats-Unis et de la Russie. Environ 12 500 de ces têtes nucléaires sont considérées comme étant opérationnelles, le reste étant en réserve ou en attente d’être démantelées. Lequel de ces trois constats est le plus tragique ?